

Vous connaîtrez cela l'année prochaine ! ajouta Elzéar en se tournant de nouveau vers Adoline, dont il redoubla le trouble et la rougeur.

— Ah ! monsieur ! vous voulez plaisanter, mais je suis homme à ne pas vous faire mentir, répondit gaiement Agricol : vos exemples sont trop excellents à suivre !

— Ainsi donc, vous ne m'en voulez pas trop si je vous quitte ? dit Elzéar en serrant cordialement la main d'Agricol.

— Nous vous remercions deux fois : d'abord, d'avoir bien voulu venir ; ensuite, de nous associer à ce moment rempli pour vous d'émotions si douces et si vives.

Oui, monsieur retournez auprès de madame de Varni ; nos vœux vous y suivent : et que, cette nuit, un beau garçon, bien frais et bien rose, vienne réjouir votre noble cœur et perpétuer votre noble race !

Pendant qu'il prononçait ces derniers mots avec l'enthousiasme et l'abandon familiers à son âge, une pâleur soudaine envahissait le visage de Dominique, placé derrière lui.

Il tressaillit, comme si ces simples paroles l'avaient rejeté en face d'une réalité terrible, et ce mouvement d'inquiétude ou d'épouvante devint plus marqué encore, lorsque le vieux vicomte, lui frappant doucement sur l'épaule, lui dit avec une tristesse qu'il ne cherchait pas à dissimuler :

— Et moi aussi, maître Ermel, je vous demande la permission de me retirer ; moi aussi, j'ai hâte de retourner auprès de ma belle-fille, et de savoir si, en me donnant un petit-fils, elle fera luire encore un rayon de bonheur dans mon âme si cruellement éprouvée ; d'ailleurs, vous le savez, tout m'interdit les fêtes de ce monde : mes souvenirs, mes chagrins, ce deuil que j. porterai toute ma vie !

— Croyez bien, monsieur le vicomte, reprit respectueusement le notaire, que je ressens, comme je le dois, l'honneur que vous nous avez fait en consentant ainsi à rompre vos habitudes sédentaires pour venir assister au mariage de mon fils...

Le vicomte de Varni, s'appuyant alors sur le bras de son fils, jeta un coup d'œil rapide autour de lui, adressa un salut poli, mais froid, aux personnes de sa connaissance ; puis, prenant définitivement congé des maîtres de la maison, il sortit à pas lents, accompagné de Dominique et d'Agricol, qui insistèrent pour le reconduire jusqu'au bas de l'escalier.

Un instant après, un des clercs de l'étude s'approcha de Dominique, et lui dit à l'oreille qu'un étranger, accompagné d'un enfant de treize à quatorze ans, venait d'entrer dans son cabinet et demandait à lui parler.

Bien que cette annonce n'eût rien en elle-même de très extraordinaire, Dominique se sentit saisi d'un frémissement invincible. Il se leva sans mot dire et se dirigea vers son cabinet, situé à l'autre extrémité du premier étage.

L'homme qu'il y trouva, et qui restait debout à l'attendait, était d'une haute stature, d'une figure mâle, énergique, fortement accentuée, à laquelle le contraste de ses cheveux presque blancs avec les tons bronzés de son teint ajoutaient un caractère particulier.

La coupe et l'ensemble de ses vêtements avaient quelque chose d'étranger ; il portait de longues bottes noires à l'écuillère sur une culotte de velours noir.

Un pourpoint de voyage de même étoffe, un manteau brun, un feutre à larges bords, complétaient ce sévère costume.

L'enfant auquel il donnait la main, et qui se collait à lui, en regardant à droite et à gauche avec un air d'étonnement et de

curiosité craintive, était admirablement beau, mais il y avait dans cette beauté même je ne sais quoi de sauvage et d'inquiétant.

Dominique Ermel avait à peine eu le temps de se remettre de son trouble, que l'inconnu, jetant sur lui un regard rempli d'un feu sombre, tempéré par une indicible mélancolie, lui dit en assez bon français :

— Suis-je donc si changé par les chagrins et par l'âge, que mon plus vieil ami ne me reconnaisse pas ?...

Une idée, un souvenir, un frisson traversa l'âme de Dominique comme une pointe d'épée.

— Claude Rioux ! o'écoria-t-il en frémissant.

— Non : mais Claude d'Arrioules ! reprit l'étranger, il n'y a plus de Claude Rioux ; trente ans ont passé sur l'évasion de Toulon ; la prescription est acquise : et d'ailleurs, aucun regard humain, excepté le vôtre, ne pourrait aujourd'hui reconnaître mes traits ; n'est-ce pas Dominique ?...

— C'est vrai, dit le notaire ; puis il ajouta après quelques moments d'hésitation :

— Ce bel enfant est sans doute le vôtre, celui de l'infortunée Julie ?

— Oui, répondit Claude : Jérôme, poursuivit-il en s'adressant au jeune garçon, baise la main de monsieur...

Jérôme s'avança, ses grands yeux bruns toujours fixés sur Dominique avec leur expression d'étonnement presque farouche ; il essaya de lui prendre la main pour obéir à son père ; maître Ermel ne lui en laissa pas le temps, et, se penchant vers lui, il l'embrassa avec une douloureuse tendresse.

— Comme il ressemble à sa mère ! bégaya-t-il après un nouveau silence.

— Et la ressemblance ne se borne pas aux traits du visage, reprit Claude. Vous allez voir !

— Jérôme, dit-il à son fils, qu'éprouves-tu pour la mémoire de Gaston et de Clotilde ?

Une sorte d'admiration enfantine se peignit sur le visage de Jérôme.

— Bien, mon fils... Et pour le vicomte de Varni ?...

Dominique tressaillit, en lisant sur cette figure si belle et si jeune, l'expression soudaine d'une haine instinctive et féroce.

— Vous le voyez, dit alors Claude au notaire, je ne me lasse pas d'obéir à la voix qui nous crie du fond de la tombe.

Je prépare mon fils, dès ses plus jeunes années, à continuer un jour ma tâche.

Je suis fidèle au serment du 10 octobre 1756. Et vous, Dominique ?

Maître Ermel baissa les yeux et ne répondit pas. Claude reprit :

— Je viens vous demander compte de ce que vous avez fait jusqu'ici ; je viens convenir avec vous de ce que nous aurons désormais à faire ; pouvez-vous m'accorder quelques heures d'entretien ?

— Mais, répondit timidement Dominique, j'ai marié mon fils aujourd'hui ; ce bruit que vous entendez d'ici, c'est celui de la fête de famille par laquelle nous célébrons ce mariage... !

— C'est vrai : de la musique ! un violon ! interrompit Claude avec une sombre ironie : au fait, vous êtes heureux, vous : vous avez vu paisiblement grandir votre fils sous l'œil vigilant de sa mère ; rien n'a troublé la douceur de votre union avec cette chère Antoinette, à qui son bon ange a caché les mystères terribles qui vous lient à la mémoire de Clotilde et de Gaston !...

Je comprends que cette félicité paisible vous ait amolli le cœur, et que vous commenciez à oublier !...